Séance du 24 novembre 2025

La *translatio studiorum* des juifs andalous réfugiés à Lunel au XIIe siècle et ses répercussions

Danièle IANCU-AGOU
Académie des Sciences et Lettres de Montpellier

MOTS-CLÉS

Langues arabe, langue hébraïque, poésie, prose, philosophie aristotélicienne, rationalisme, orthodoxie, sciences profanes, controverses, excommunications, Averroès, Maïmonide, Lunel, Montpellier.

RÉSUMÉ

L'installation de Juifs andalous en pays d'Oc est une donnée classique et connue. En butte aux persécutions des Almohades venus d'Afrique du Nord vers 1150 pour défendre l'Islam ibérique contre l'entreprise de la Reconquête, des familles juives du sud de l'Espagne vinrent se réfugier en Languedoc, au moment même où Maïmonide et les siens trouvaient asile pour d'identiques raisons à Fez, puis en Égypte.

La ville de Lunel accueillit l'aîné d'un lignage fameux qui allait introduire en terre occitane, et sous l'impulsion incitative de lettrés locaux, un vaste savoir d'expression arabe. Dans cette dynamique s'inscrivit en 1204 la traduction à Lunel du *Guide des Perplexes* de Maïmonide, ouvrage qui suscita un vif engouement lourd de conséquences, entraînant débats houleux, clivages et scissions, en deux temps. Montpellier se trouva au cœur des polémiques.

Ce thème fut traité lors d'un colloque que j'avais organisé en 2004, dans le cadre des *Célébrations nationales,* pour commémorer le 800e anniversaire de la mort de Maïmonide (1135–1204), et publié aux éditions du Cerf en 2009 dans la collection « Nouvelle Gallia Judaica » 4 : *Des Tibbonides à Maïmonide. Rayonnement des juifs andalous en pays d'Oc médiéval*. Notre consoeur Béatrice Bakhouche y avait participé. Qu'il soit permis d'y revenir – comme promis en son temps aux regrettés confrères Alain Sans et docteur Daniel Grasset – pour montrer la place fondamentale de « l'École juive de Lunel » dans la diffusion occidentale de la science arabe, et de la pensée philosophique de Maïmonide, écrite en arabe avec des caractères hébraïques et restituée à l'hébreu, ici, dans les terres du Midi.

LE LIGNAGE DES TIBBONIDES

- Judah ibn Tibbon (Grenade 1120–Lunel 1190 ?)
- Son fils Samuel ben Judah ibn Tibbon (Lunel 1160–1232 ?)
- Moïse ben Samuel ibn Tibbon (actif 1240 – 1283)
- Jacob Anatoli, gendre de Samuel (1194 ? – 1285 ?)
- Jacob ben Makhir, dit *don Profiat*, ou *Profacius judeus* (1236 ? – 1304 ?), dernier de la lignée.

Le testament spirituel de Judah ibn Tibbon

Il est connu des chercheurs grâce à la traduction anglaise du texte hébraïque parue au début du XXe siècle[1], et a été mis récemment (2021) à la portée d'un lectorat francophone[2].

Cette lettre d'admonition contient les recommandations d'un père né à Grenade en 1120, réfugié en pays d'Oc et qui, soucieux de l'héritage spirituel destiné à son fils unique Samuel né en terre méridionale, rédige à son intention des règles de vie, de comportement, des injonctions, tantôt bienveillantes, tantôt sévères, en l'exhortant à observer une conduite rigoureuse et disciplinée dans tous les domaines :

> « Tous les premiers du mois inspecte tes livres hébreux, et les arabes tous les deux mois, et les manuscrits reliés une fois par trimestre. Ordonnance le tout d'un bel ordre, pour ne pas avoir à chercher le livre dont tu as besoin. Sache sa place dans les armoires et dans les arches et, si tu veux bien faire les choses, tu inscriras la liste des livres de chacun des compartiments d'une armoire sur une feuille et tu la garderas dans ce compartiment [...].
> « Couvre les armoires d'un tapis qui soit une jolie protection. Garde-les, en haut de l'eau et, en bas, des souris[3], ainsi que de tout dommage, car tes livres sont ton bien et ton trésor. Si tu prêtes un livre à quelqu'un, inscris-le sur une note avant qu'il ne sorte de la maison. À son retour, raye-le d'un trait de plume[4].
> « Ne t'empêche jamais de prêter tes livres à qui n'a pas les moyens d'en acheter, mais ne le fais qu'à ceux qui sont sûrs de te les rendre ! Je t'ai fait honneur en multipliant tes livres : tu n'as pas besoin d'emprunter, alors que la plupart des étudiants courent de tous côtés pour trouver un livre et ne le trouvent pas.
> « [...] Je t'ordonne (sic) de lire ce mien testament une fois par jour, soir ou matin. »

Ces conseils paternels reflètent éloquemment le prix attaché, au Moyen Âge, aux manuscrits, instruments rares et onéreux, indispensables à la formation des élites d'alors. D'où le goût affirmé chez les lettrés pour la chasse aux manuscrits, leur sauvegarde, leur transmission, dont on trouve trace latine durant tout le XVe siècle, dans la documentation provençale notariée.

Érudit pétri de culture andalouse, parvenu, vers l'âge de trente ans, en terres d'Oc avec son « bagage intellectuel hispanique », Judah écrit une telle lettre au milieu du XIIe siècle, dans la petite cité de Lunel riche d'une communauté éclairée, bien décrite par le célèbre voyageur Benjamin de Tudèle, en 1166, qui y compte 300 individus (n'omettant pas de signaler « R. Judah, le médecin, fils de Tibbon d'Espagne »), et où les lettrés locaux (Meshoullam ben Jacob et ses fils ; Jonathan ha Cohen de Lunel), « hommes du cru et purs produits de l'école occitane », ont su pressentir tout le parti à tirer de la présence providentielle, dans leur ville, de juifs maniant l'arabe andalou et l'hébreu, venus d'un ailleurs ibérique brillant et prolifique :

« De là (Montpellier), quatre parasanges pour atteindre Lunel où vit une grande communauté juive, étudiant la Torah nuit et jour. Là, vit aussi le **rabbin Meschoulam le grand maître** entouré de ses cinq enfants qui sont de grands savants, possédant une

---

1 Israël ABRAHAMS, *Hebrew Ethical Wills*, Philadelphia, The Jewish Publications Society, 1926 (rééd. 2006).

2 Michel GAREL, *Au nom du père pour le fils. Le testament spirituel de Judah ibn Tibbon*, Paris, ed. Lis & Parle, 2021. Cf. mon compte-rendu dans *Provence Historique,* fasc. 271, janvier- juin 2022, p. 216-218.

3 Des... souris lunelloises du XIIe siècle !

4 Le « calame » est le roseau taillé, utilisé en Andalousie. Vocabulaire grenadin, mais à Lunel, souligne M. Garel, on utilise la plume d'oie.

grande fortune. Leurs noms sont : rabbi Joseph, rabbi Isaac, rabbi Jacob, rabbi Aaron et rabbi Asher, le pharisien qui s'est détaché des affaires de ce monde et s'est attaché à l'étude de la Torah jour et nuit, jeûnant le jour, ne mangeant point de viande. C'est un très grand docteur du Talmud. Outre ceux-ci, on trouve encore, à Lunel, rabbi Moïse beau-frère du précédent, rabbi Samuel le ministre officiant, rabbi Salomon Hacohen, **rabbi Judah le médecin fils de Tibbon d'Espagne**. Tous ceux qui viennent des pays éloignés pour étudier la Torah sont pris en charge : on leur dispense l'enseignement de la Torah, la communauté leur fournit tout ce qui est nécessaire pour la nourriture, le vêtement, tout le temps qu'ils étudient. Ce sont des gens sages et saints qui accomplissent les préceptes de Dieu, qui se présentent à la brèche pour tous leurs frères, soit proches, soit éloignés. **Il y a à Lunel une communauté juive d'environ trois cents personnes** »[5].

Lunel, les études juives, et les innovations andalouses

Si les passages relatifs aux manuscrits étaient souvent cités (parfois dans le désordre), en revanche la traduction française de cette œuvre conservée en une copie unique à la *Bodleian Library* d'Oxford, révèle la rédaction échelonnée du testament, réalisée en étapes successives dans la deuxième moitié du XIIe siècle, destinée au départ au jeune Samuel, enfant du Midi âgé de douze ans, puis lorsqu'il aura atteint l'adolescence, et enfin quand il sera médecin, marié et devenu père. Trois strates chronologiques s'imbriquant dans l'unique manuscrit complet existant à ce jour, avec trois styles littéraires : vers, prose et prose rimée.

La version française campe à merveille dans le « pays du muscat » la petite bourgade de Lunel[6], renommée pour l'excellence des études juives dispensées au sein d'une école rabbinique, à laquelle fut attachée une académie de médecine antérieure de plus de 80 ans à la fondation officielle de celle de Montpellier qui date de 1220.

Comme l'a relaté Benjamin de Tudèle, les capacités d'accueil de sa communauté juive, réputée pour ses études traditionnelles, étaient connues de même que son ouverture à des horizons culturels différents ; ce qui est nouveau c'est ce que l'on apprend sur la vie privée de Judah lui-même : son veuvage maintenu (« je n'ai pas voulu te mener en la main d'une autre femme ») après la naissance à Lunel de Samuel qu'il a élevé (« tu sais, mon fils, comme je t'ai emmailloté, fait pousser et grandir, tu sais comme je t'ai élevé dans les voies de la sagesse, guidé sur les chemins de la rectitude »), les deux filles aînées qu'il a fallu marier, les noces « à grand frais » de Samuel que le père a organisées au sein d'une grande famille de notables narbonnais, y conviant à Lunel aussi bien l'élite juive locale que chrétienne et même ecclésiastique ! – preuve s'il en est de relations de bon voisinage entre société majoritaire et minoritaire et d'un climat clément, sans aspérités :
« Tu fus honoré de ton dais nuptial plus que tous tes compagnons, tu fus honoré par la communauté au point qu'elle ne t'imposa nulle taxe ni tribut, tu fus, pour ce que je suis, honoré par les évêques » (il s'agit de l'évêque de Maguelone, Jean II de Montlaur, qui avait Lunel sous sa juridiction diocésaine), les prêtres, les seigneurs (à tout le moins, Raimond Gaucelm III, seigneur de Lunel et connétable de Melgueil (aujourd'hui

[5] Adler MARCUS, *The Itinerary of Benjamin of Tudela,* Londres, Oxford University Press, 1907.

[6] « Samuel, qui y naît, respire alentour le parfum des vents occitans et méridionaux : l'Andalousie n'est pas le Midi de la France, ni l'Albacin (ancien quartier juif de Grenade) la « petite Jéricho » [telle que la légende définit Lunel qui aurait été fondée par des habitants enfuis de la Jéricho biblique, ville qui, comme Lunel, comporte le mot « lune » dans son nom sémitique], Grenadins et Pescalunes (pêcheurs de lune) ne s'équivalent pas, d'ailleurs les uns boivent du jerez (vin blanc sec), et les autres du muscat ! » (Michel GAREL, *Au nom du père..., op.cit*., p. 74).

Mauguio) et les chevaliers, les tonsurés (les moines, de l'abbaye bénédictine de Psalmodi ?) et les apostats (les juifs convertis au christianisme).

À relever le souci de Judah face à « l'usage constant de la langue vernaculaire » risquant d'altérer la démarche du traducteur (« Sois vigilant sur la faute de langue, de conjugaison, de grammaire, et de genre, car un usage constant de la langue vernaculaire y mène parfois »), sur l'attitude respectueuse qu'il convient d'avoir pour l'épouse (« Je t'ordonne d'honorer ton épouse au plus haut point. C'est une femme intelligente et modeste, issue d'une grande famille, tant par l'éducation que par le lignage. Elle est une bonne maîtresse de maison pour toi et pour ton fils. Elle n'est pas dépensière, ni ne demande beaucoup pour la nourriture, la boisson, et l'habillement »), sur les règles de la diététique arabe à conserver au mépris des banquets locaux (« fais des économies sur ton ventre ! […] Ce serait grand chose que tu mettes en pratique mon injonction à propos de ton régime alimentaire »). À noter surtout, émouvante, la tendresse de Judah pour ses manuscrits « parterres de roses », ces « plantations de l'esprit [dont] il faut prendre soin comme d'un semis floral » : cette bibliothèque privée, en langues hébraïque et arabe, considérable pour l'époque, fera partie de l'héritage bibliophile de son fils Samuel, de son petit-fils Moïse, traducteur prolixe, et de tout le lignage :

> « Mon fils, fais de tes livres tes compagnons, fais de tes armoires tes vergers et tes jardins ! Sois-y un berger, cueilles-en les roses, récoltes-en-les fruits, humes-en les parfums et la myrrhe ! Si ton âme en est saturée et s'en lasse, butine de jardin en jardin, de parterre en parterre, et de paysage en paysage : ton désir s'en renouvellera, ton âme s'en délectera ! »

Et :

> « Mon fils, efforce-toi à un style concis et clair. […] Pour la poésie, évite d'y introduire balourdise et verbosité. [...]
> « Ne te tiens pas dans les rues, ne reste pas sur les grands-routes, n'accompagne pas celui dont la compagnie ne t'honorera pas ».
> « Mon fils, offre au genre humain un visage lumineux, visites-en les malades, que ta parole leur soit un remède. Si tu fais payer les riches, soigne les pauvres gratuitement ; [...] Mon fils ! Prends l'habitude d'examiner drogues et herbes médicinales une fois par semaine, et n'utilise pas de substance que tu ne connais pas »
> « Il n'y pas de pire vexation et de honte qu'un médecin malade, qui prodigue ses soins aux autres, sans pouvoir prendre soin de lui. […] Préserve-toi, mon fils ! ».

La communauté lunelloise, connue pour son érudition rabbinique et sa profonde piété, s'est tournée avec enthousiasme vers la philosophie et d'autres disciplines extra-talmudiques. On passa vite du stade curieux et réceptif au stade créatif, dans une phase d'appropriation, de diffusion, puis d'innovation.

En effet, les juifs occitans, plongés à l'origine dans la science traditionnelle (exégèse biblique, étude talmudique, pensée piétiste, poésie liturgique), se consacraient exclusivement à son développement. Gad Freudenthal a pu joliment écrire : « La Provencia (Occitanie) était innocente, si j'ose dire, de toute trace de pensée autre que traditionnelle »[7]. À la différence de leurs coreligionnaires de l'Espagne musulmane, où, en plus de la science rabbinique, les savants juifs absorbaient la culture des Musulmans, rivalisant avec eux pour cultiver une poésie non liturgique, une linguistique comparée, la philosophie et les sciences naturelles, les rabbins du Midi n'étaient guère ouverts à la

[7] Gad FREUDENTHAL, « Transfert culturel à Lunel au milieu du XIIe siècle : qu'est-ce qui a motivé les premières traductions provençales de l'arabe en hébreu ? », *Des Tibbonides à Maïmonide..., op.cit.,* p. 95-108.

littérature profane et leur culture était plutôt monolithique, avec tout ce que comporte de forces et de lacunes une situation de ce genre.

La transmission, depuis l'Espagne jusqu'au pays d'Oc, des travaux judéo-arabes en philosophie et en philologie fut ainsi le résultat de deux facteurs : l'arrivée à Lunel des émigrés Judah ibn Tibbon (et à Narbonne de Joseph Kimhi) qui apportèrent avec eux leur science profane et leur érudition arabe ; deuxième facteur : l'appétence, le goût immédiat des juifs languedociens pour la science philosophique. Ce changement décisif se fit sous l'égide de l'érudit local Meshullam ben Jacob de Lunel, dont la demeure était une sorte de centre de traductions d'arabe en hébreu. Judah, qui se lia d'amitié avec lui, le décrit, dans une métaphore, comme un « pur candélabre ». Annonçant les mécènes de la Renaissance, ce commanditaire lunellois a transformé la présence accidentelle d'Andalous multilingues en amorce d'un transfert culturel sans précédent. Sous son impulsion, Judah se lança dans un programme de traductions échelonné sur vingt-cinq ans, choisissant ses ouvrages avec méthode, traduisant au départ, pour le grand public, les œuvres faciles, puis petit à petit celles plus ardues, désormais accessibles aux monolingues de la France méridionale.

En 1161, il traduisit *L'Introduction aux Devoirs des cœurs* de Bahya ibn Paquda [1040-1100] qu'André Chouraqui traduisit en 1952, avec une préface de Jacques Maritain (Paris, Desclée de Brouwer); puis en 1167 le *Kuzari* de Juda ha-Lévi [v. 1075-1141] (achevé à Cordoue en 1140, ouvrage d'apologie du judaïsme qui met en scène, dans un dialogue imaginaire, le roi des Khazars et émet une vive critique des Karaïtes qui préconisaient la libre exégèse personnelle) ; enfin Salomon ibn Gabirol [1020-1070], poète et philosophe juif (en qui les Latins virent le penseur arabe Avicebron), a écrit les *Aphorismes, l'Amélioration des qualités de l'âme* et, dans la foulée, un autre petit ouvrage de morale, *Le choix des perles*.

La traduction de Samuel ibn Tibbon (1204)

L'exil languedocien ne lui ayant pas permis d'accomplir ses rêves de grandeur, Judah allait projeter ses ambitions sur son fils Samuel. Il l'admoneste souvent, mais en définitive ce fils n'a pas démérité ! Sa traduction à Lunel de l'*opus magnum* de Maïmonide (le *Guide des Perplexes*) s'acheva en 1204, au moment même où mourait son célèbre auteur, cet autre Andalou natif de Cordoue fixé à Fostat dans le vieux Caire après les exactions almohades.

Notons que c'est Jonathan ha Cohen de Lunel[8] qui allait recommander le jeune traducteur Samuel, fils de Judah, à Maïmonide lui-même, dans une lettre envoyée de Lunel à Fostat. Trouvée dans la *Gueniza*[9] du Caire, et conservée à la Bodléienne d'Oxford, on doit à Paul Fenton de l'avoir traduite et commentée dans les Actes du

[8] La ville de Montpellier a fait l'acquisition récente de son *Commentaire d'Alfasi sur le Talmud.* Conservé à la Bibliothèque municipale, il est consultable en ligne sur le site des archives, Isaac Alfasi (1013-1103) étant le célèbre rabbin décisionnaire qui vécut à Fèz.

[9] Le terme araméen *gueniza* désigne une salle, attenante à la synagogue, destinée à conserver les manuscrits de la Loi devenus inutilisables par l'usure du temps ou la manipulation cultuelle : tenus pour sacrés, car contenant le nom divin, ils ne devaient être ni détruits ni profanés. Par un extrême hasard, fut découvert, en 1896, dans la *gueniza* d'une synagogue *karaïte* de Fostat, un lot unique de manuscrits, dont certains remontent au VIIe siècle (poèmes liturgiques, écrits privés, et fragments de livres bibliques) ; ces manuscrits ont été déposés dans les dépôts des grandes bibliothèques en Russie (Saint-Pétersbourg), aux États-Unis, et surtout en Angleterre (Londres, Cambridge, Oxford). Les *karaïtes* ne reconnaissent que la Torah, et pas les commentaires de la tradition talmudique.

Colloque de 2004[10]. Elle témoigne du rayonnement de l'Andalou Maïmonide en pays d'Oc, indissociable du mouvement de traduction entrepris par d'autres Andalous, venus trouver refuge en terre lunelloise. Samuel s'était mis en relations avec Maïmonide par des bateaux reliant Marseille à Alexandrie, pour prendre conseil par voie de correspondance, aussi bien pour les problèmes techniques que pour les questions de fond.

Pour mener à bien leurs traductions, les Tibbonides se sont forgés leur propre lexique. Samuel appelait son père Judah « le père des traducteurs » ; il avait rédigé un lexique des mots ardus du *Guide* : il semble d'ailleurs que l'hébreu des livres philosophiques médiévaux soit celui de Samuel ibn Tibbon. L'hébreu n'avait pas toujours le vocabulaire adéquat à ces traductions de l'arabe, langue plus souple, au style elliptique, difficile à traduire, puis à comprendre.

Le *Guide*, devenu accessible, a transformé les judaïcités occitanes, leur ouvrant le chemin de la philosophie aristotélicienne au grand dam des juifs conservateurs, soucieux de l'intégrité de la foi juive et redoutant l'effet des sciences profanes.

Samuel traduisit aussi en hébreu un traité de médecine de Galien (*Ars parva*[11]), d'après la version arabe, traduction achevée à Béziers en 1199 ; d'après la variante arabe également le *Traité des Météores* d'Aristote, qu'il acheva de traduire en 1210 ou 1213, pendant un voyage par mer entre Lampedusa et Pantelleria[12], et auquel il ajouta nombre de notes personnelles.

Il réalisa aussi le traité *Que se rassemblent les eaux* (titre emprunté au verset biblique, Gn 1, 9), en s'efforçant de concilier les conceptions aristotéliciennes avec la tradition rabbinique de la Création.

Moïse ibn Tibbon, traducteur prolixe

Né soit à Marseille, soit à Montpellier, il a vécu presque toute sa vie en Provence, traversant tout le XIIIe siècle (actif vers 1240-1274). Avant 1246, il a eu peut-être une première période d'activité à Naples (sur laquelle s'était penchée Béatrice Bakhouche[13]), et une deuxième à partir de 1254 à Montpellier, ville qu'il associe, dans un de ses colophons, à sa Grenade d'origine.

Grand traducteur, sans doute le plus prolifique, il a transposé de l'arabe en hébreu, avec rigueur, plus de trente-quatre ouvrages incluant tous les domaines des sciences exactes : logique, astronomie, mathématiques, sciences naturelles, médecine, et aussi bien philosophie. Galien, Averroès, Al-Farabi, Avicenne avec son *Canticum,* ouvrage médical en vers que Moïse a rendu en prose, le Persan Rhazès auteur du fameux *Almansor*, Ibn al-Jazzar, son ouvrage de médecine intitulé *Viatique*, entrèrent dans la sphère d'étude et de réflexion des juifs occitans, vite séduits par ce milieu fécond arabo-juif. Moïse fut ainsi, pour une bonne part, responsable de la diffusion en Europe de la pensée et du savoir arabe.

---

[10] Paul FENTON, « De Lunel au Caire : Une lettre préservée dans la 'Guéniza' égyptienne », *Des Tibbonides à Maïmonide. Rayonnement des juifs andalous en pays d'Oc médiéval*, éd. Danièle Iancu-Agou, Elie Nicolas, Paris, Éditions du Cerf, Collection « Nouvelle Gallia Judaica » 4, p. 73-81.

[11] À noter que RABELAIS (en 1532), autant que NOSTRADAMUS (en 1557), traduiront du latin l'*Ars Parva* de Galien. Cf. Danièle IANCU-AGOU, *Aux origines de Nostradamus. Versant Maternel*, Paris, Cerf, 2025, p. 169, 170 et 234.

[12] Lampedusa et Pantelleria, souvent citées comme étapes pour les migrants d'aujourd'hui.

[13] Béatrice BAKHOUCHE, « De la 'sphère de Ptolémée' au 'Livre de la science des étoiles', ou de Gérard de Crémone à Moïse ibn Tibbon », *Des Tibbonides à Maïmonide..., op.cit.,* p. 131-141.

Parmi ses nombreuses traductions, citons encore le commentaire d'Averroès sur le *De sensu et sensato* d'Aristote en 1254 ; en 1264, les *Problèmes* attribués à Aristote et traduits par Honein ben Isaac (ms. de la Bodl., n°2380), les *Éléments* d'Euclide en 1270 ; le traité de Théodose de Tripoli sur *La Sphère* en 1271 ; le traité d'al-Hassar sur l'arithmétique en 1271 (Bodl., n° 2457) ; ou enfin le *Petit Canon* d'Avicenne. En outre, de Maïmonide lui-même, les traités médicaux suivants : *Diététiques, Hémorroïdes, Poisons et Antidotes* (ce dernier traité souvent utilisé par Guy de Chauliac), *Constipations*.

Moïse fit aussi œuvre originale, en écrivant le *Traité du microcosme* – œuvre de maturité écrite en hébreu, dont la visée philosophique est difficile à appréhender pour un esprit contemporain. Ce traité est parvenu à synthétiser avec la tradition juive toutes les traductions qu'il avait réalisées. Recentrant ce thème universel de l'homme créé à l'image de Dieu, l'analogie est classique entre l'homme/microcosme et l'univers/macrocosme. Avènement messianique et philosophie sont traités, convergeant vers une connaissance essentielle.

Peu de « livres de philosophie juive » ont été rédigés en hébreu ; on sait la méfiance des rabbins talmudistes pour cette « science étrangère » qu'était la philosophie qui alla – nous allons le voir – jusqu'au combat opposant ses adversaires et ses partisans dans des débats célèbres. Ce *Traité du microcosme* a été récemment traduit en français (2022)[14]. Moïse sera en vogue chez les savants juifs de la Renaissance, « lorsque la philosophie juive se sera rapprochée de la philosophie chrétienne et sera écrite en latin ou en italien ».

Jusqu'au gendre de Samuel, **Jacob Anatoli (1194 ?–1285 ?),** qui a œuvré à Naples, en 1230, au service de l'Empereur Frédéric II, où il traduisit, en collaboration avec Michel Scot, plusieurs ouvrages arabes en hébreu. Héritant de la tradition d'ouverture de son lignage, il expliquait pourquoi il avait jugé bon de citer le célèbre savant chrétien Michel Scot avec qui il s'était lié d'amitié :

« Il ne sied pas au sage [...] de mépriser une quelconque réflexion parce que son auteur n'est pas de notre peuple. Il faut juger sur le fond ».

Profacius, esprit créatif

Pour en finir avec cette célèbre parenté, il convient de citer le dernier de la lignée, **Jacob ibn Makhir ben Tibbon,** dit **Profacius**[15], ou **don Profiat (1235 ?–1304 ?)**,

[14] Moïse IBN TIBBON, *Traité du microcosme. Ma'amar 'Olam Qatan,* texte établi d'après les manuscrits, traduit, introduit et annoté par Arlette LIPSZYC-ATTALI et Christophe ATTALI, Préface de Colette SIRAT, Coll. « Les Dix paroles », Verdier, 2022 (voir mon compte-rendu dans *Provence Historique* 273, 2023, p. 285-288). A. Lipszyc-Attali a présenté son ouvrage à la Société Archéologique de Montpellier lors d'un *Mardi du Laboratoire d'Études sur les Monothéismes et de l'Institut Universitaire Maïmonide Averroès Thomas d'Aquin* en donnant l'intitulé suivant : « Le *Traité du Microcosme* de Moïse ibn Tibbon : une lumière judéo-arabe en Provence au XIIIe siècle » (19 septembre 2023).

[15] Son nom figure sur la plaque du hall d'entrée de la faculté de médecine de Montpellier, plaque qui n'a certes aucune valeur historique comme l'avait démontré en son temps Ernest WICKERSHEIMER (*Dictionnaire biographique des médecins en France au Moyen Âge,* vol. 2, Genève, 1979, p. 670) qui rapporte aussi qu'il avait collaboré à la traduction du *Liber de regimine et conservacione sanitatis* d'Avenzoar, traduction exécutée vers 1299, à Montpellier, par le chirurgien Bernardus Honofredi, à la requête du médecin Pierre de Capestang. De même, est erronée l'assertion de Jean ASTRUC (*Mémoires pour servir à l'histoire de la faculté de*

médecin qui a réalisé des travaux de traduction (Euclide, Averroès), mais aussi bien des œuvres originales.

À Montpellier, Profacius était l'héritier d'une tradition élitiste de culture et d'ouverture aux autres. Comme ses aînés réceptifs à la science émanant de la société englobante, à l'instar de son grand-père Samuel, il s'exprima ainsi dans la préface de sa traduction des *Éléments* d'Euclide :
« Il s'était imposé ce travail afin d'éviter le blâme des chrétiens qui prétendent que les juifs restent étrangers à toutes les sciences ».

Parmi ses travaux originaux, il faut compter le *Quadrant* destiné, comme l'astrolabe, à déterminer la hauteur des astres au-dessus de l'horizon ; on peut mesurer la vogue que connut cet instrument dans la Provence voisine, à travers le procès de Robert de Mauvoisin, archevêque d'Aix, accusé en 1318 de bien des péchés (simonie, incontinence, scandales publics, blasphèmes, dilapidation des biens ecclésiastiques aixois, scandaleuses parties de chasse, et en dernier lieu sorcellerie). Fasciné par les prédictions astrologiques et les talismans, habitué à consulter des astrologues « tant juifs que chrétiens », le procès qui lui fut intenté impliquait un astrologue juif aixois du nom de Mosse de Trets, qui lui aurait fait toutes sortes de pronostications (sur sa personne, sa famille, ses visites pastorales) et gravé sur son anneau pastoral des signes hébraïques bénéfiques. Il subsiste un procès de magie intenté devant la curie de Rome, conservé aux archives du Vatican et dont un double existe à la Méjanes d'Aix[16].

Dans son témoignage au procès, Moïse, dont les services étaient prisés dans la haute société provençale et dont la science avait séduit le prélat, dira que pour ses prédictions (rémunérées) adressées à l'archevêque, « il a utilisé un quadrant dont la version originale a été mise au point en hébreu, vers 1288-1293, par Prophatius de Montpellier, et qui a pris en latin, à partir de 1301, le nom de *quadrans novus* ». Moïse l'Aixois a ainsi pris appui sur les travaux montpelliérains, réalisés 30 ans plus tôt, du dernier de la lignée des Tibbonides.

On doit mentionner aussi son almanach, dit l'*Almanach de Jacob*, œuvre tabulaire à la longitude de Montpellier pour l'année 1301, « rédigé pour le profit de ses amis ». Par ailleurs, il avait préparé, à la requête de Bernard de Gordon, un traité d'astronomie, le *De armillis.*

À noter enfin qu'il avait collaboré avec Armengaud Blaise, médecin de la faculté de médecine de Montpellier, procédant tous deux, en 1299, à une traduction simultanée de son propre travail, « de l'hébreu en latin » par le biais de la langue vernaculaire parlée par les deux savants : Jacob lisant son *Quart de cercle* en hébreu, le transposant aussitôt en occitan, et Armengaud opérant de l'occitan vers le latin. Profacius s'enorgueillissait de ces échanges qui augmentaient selon lui le prestige de toute la communauté : une

médecine de Montpellier, Paris, 1777, p. 166-168) selon laquelle Profacius aurait été, vers 1300, le *magister regens* de la faculté. L'actuel *Institut Universitaire Maïmonide, Averroès, Thomas d'Aquin* de la rue de la Barralerie comporte une « Salle Don Profiat ».

[16] Dossier abordé par Danièle IANCU-AGOU à partir de la copie de la Méjanes (« Le Diable et le juif : représentations médiévales iconographiques et écrites », dans *Le Diable au Moyen Âge, Sénéfiance* 6, 1979, p. 260-276), puis développé par Joseph SHATZMILLER, *Justice et injustice au début du XIVe siècle. L'enquête sur l'archevêque d'Aix et sa renonciation en 1318,* avec le texte de l'enquête établi et annoté par Frédéric CHARTRAIN, Rome, EFR, 1999. Dossier soumis enfin à l'examen approfondi et complet de toutes les pièces d'archives : Jean-Pierre BOUDET et Julien THÉRY, « Le procès de Jean XXII contre l'archevêque d'Aix Robert de Mauvoisin (1317-1318) : astrologie, arts prohibés et politique », *Jean XXII et le Midi, Cahiers de Fanjeaux 45*, 2012, p. 159-235.

certaine diffusion du savoir hébraïque s'accomplissait ainsi dans la bibliothèque latine de la faculté de médecine de Montpellier.

Il aurait aussi échangé des recettes médicinales avec Armengaud pour soigner les maux de reins et toute maladie rénale par l'apposition d'un talisman comportant le signe zodiacal du lion :
« Le milieu des médecins de Montpellier paraît avoir offert, dès le XIVe siècle, un terreau fertile pour la magie astrale ou, plus précisément, pour une magie se servant de talismans dont le pouvoir thérapeutique était censé venir des astres »[17].

À Montpellier, des savants juifs ont pu donc avoir des contacts fructueux avec leurs homologues chrétiens ; une certaine porosité pouvait exister entre les élites intellectuelles des deux sociétés majoritaire et minoritaire. Au cours du XIIIe siècle, beaucoup d'œuvres originales d'Aristote, ainsi que les écrits du plus éminent de ses commentateurs, Averroès, furent traduits en hébreu, si bien que la littérature hébraïque devint dépositaire de l'héritage aristotélicien de la philosophie grecque.

C'est de cette matrice qu'allait jaillir la controverse historique concernant la philosophie. Arguments et réfutations, incriminations et récriminations, condamnations et contre–condamnations se prolongèrent des années durant, jusqu'à ce qu'ils fussent brusquement interrompus par l'édit d'expulsion de Philippe le Bel du 22 juillet 1306.

Les controverses autour de Maïmonide (1230), et de la philosophie (1305)[18]. Le choc de la Raison et de la Foi

La traduction à Lunel, en 1204, du *Moreh Nebukhim*, traduction en hébreu du *Dalalat al Hairin*, traité arabe en caractères hébraïques[19] de Moïse ben Maïmon dit Maïmonide, figure charismatique, par Samuel ibn Tibbon, fils du réfugié andalou Judah, et le vif engouement qu'elle connut dans certains milieux, suscitèrent une vaste querelle qui éclata en 1230.

Le *Guide des Egarés* ou *des Perplexes,* destiné en vérité à des *happy few,* se proposait d'apporter des réponses aux juifs désorientés devant les contradictions entre la

[17] Nicolas WEILL-PAROT, « Astrologie, médecine et art talismanique à Montpellier : les sceaux astrologiques pseudo-arnaldiens », *L'Université de médecine de Montpellier et son rayonnement (XIIIe-XVIe siècles),* dir. Daniel LE BLÉVEC, Turnhout (Brepols), 2004, p. 157-174. Cf. aussi Joseph SHATZMILLER, « Contacts et échanges entre savants juifs et chrétiens à Montpellier vers 1300 », *Juifs et judaïsme de Languedoc*, dir. Marie-Humbert VICAIRE et Bernhard BLUMENKRANZ, Toulouse, Privat, 1977, p. 337-344. Repris dans les *Cahiers de Fanjeaux* 12, 1977, p. 337-344.

[18] La controverse maïmonidienne a donné lieu à bon nombre de travaux ; faute de les citer tous ici, retenons : Charles TOUATI, « La controverse de 1303-1306 autour des études philosophiques et scientifiques », *Revue des études juives,* 127, 1968, p. 21-37 ; Joseph SHATZMILLER, « Rationalisme et orthodoxie chez les juifs provençaux au commencement du XIVe siècle », *Provence Historique*, fasc. 89, 1972, p. 261-286 ; Alfred MORABIA, « Raison et tradition dans le judaïsme médiéval : la querelle maïmonidienne en Espagne et dans le Languedoc aux XIIIe et XIVe siècles », *Les Juifs à Montpellier et dans le Languedoc du Moyen Age à nos jours*, dir. Carol IANCU, Montpellier, UPV, 1988, p. 177-194 ; et Gérard NAHON, « Géographie occidentale et orientale des controverses maïmonidienne et post-maïmonidienne », *Des Tibbonides à Maïmonide. Rayonnement..., op.cit.,* p. 19-30.

[19] « Cela fait plus de sept ans que tu as commencé à étudier l'écriture de l'Arabe » : Samuel a donc été initié à l'étude de l'arabe dès l'âge de cinq ans. Connaître l'arabe était chose courante chez les juifs en pays musulman, et bien des auteurs juifs écriront leurs traités en langue arabe, en le translittérant en caractères hébraïques. Plus rares sont ceux qui maîtrisaient l'écriture et la calligraphie arabes, indispensables pour prétendre occuper un poste élevé.

Loi révélée et la philosophie dépositaire d'une vérité, vérité humaine face à la vérité divine de la Torah. Comme son contemporain Averroès, né aussi à Cordoue en 1126 (et mort à Marrakech en 1198), Maïmonide avait entrepris une synthèse entre la révélation et la vérité scientifique.

Deux grandes figures de la pensée universelle, **Ibn Rouchd/Averroès,** commentateur d'Aristote, et **Moïse Maïmonide**, auteur du *Guide des Perplexes,* allaient permettre en effet à la philosophie d'expression arabe d'atteindre son sommet.

On doit souligner la similitude de leurs vies et de leurs achèvements. Tous deux natifs de Cordoue ; tous deux juges, philosophes et médecins ; tous deux aristotéliciens et défenseurs d'une « lecture » intellectuelle et rationalisante de leur religion respective ; tous deux médecins et conseillers de souverains musulmans ; tous deux adversaires du fanatisme et de l'étroitesse d'esprit ; tous deux ayant trouvé refuge et fait carrière de l'autre côté de la Méditerranée (Maroc pour le premier, Égypte pour le second) après la chape du dogmatisme tombée sur la terre d'Andalousie ; tous deux admirés et mal compris par leurs contemporains et coreligionnaires, parce que trop « en avance » ; tous deux contestés après leur mort par leur orthodoxie respective. Rejet du sectarisme, de l'intolérance et des exclusivismes.

Dès son vivant, Maïmonide avait développé des thèses qui ne pouvaient que susciter la désapprobation de la hiérarchie officielle du judaïsme. N'avait-il pas affirmé dès l'introduction de son traité juridique *Michné Tora,* que ce « Code de la Loi juive » rédigé entre 1170 et 1180, avait pour but de supplanter, dans l'usage populaire, le Talmud jugé trop complexe, en introduisant une systématisation du code inspirée par la logique grecque ? N'avait-il pas condamné, avec véhémence, l'usage de rémunérer les hommes de religion ? N'avait-il pas, dans son *Guide*, placé le philosophe bien au-dessus de « l'ignorance des rabbins » ? Et, crime majeur, n'avait-il pas mis en doute la résurrection des morts, dans son exposé sur l'immortalité des âmes ?

Césure entre intelligentsia et milieux populaires ; monothéisme et sagesse grecque pouvaient-ils faire bon ménage ? Philosophie et foi ? Raison et tradition ?

Il écrivait dans le *Guide* (t. I., p. 25) :

« Dieu le Très Haut le sait que j'ai toujours éprouvé une très grande crainte de mettre par écrit les choses que je veux déposer dans ce traité : **car ce sont des choses cachées** et sur lesquelles on n'a jamais composé un livre parmi nos coreligionnaires. [...] **Je suis l'homme qui,** se voyant serré dans une arène étroite, et ne trouvant pas le moyen d'enseigner une vérité bien démontrée, **si ce n'est d'une manière qui convienne à un seul homme distingué, et qui déplaise à dix mille ignorants, préfère parler pour cette seule personne, sans faire attention au blâme de la grande multitude** ».

On s'interrogea dès lors en terres d'Oc sur le rationalisme, la philosophie « des Grecs ». Adeptes de la lecture littéraliste et tenants de l'exégèse allégorique s'affrontèrent dans des débats d'idées passionnés. Jacob Anatoli dira du *Guide* vers 1250 : « Il ouvre les yeux des aveugles pour qu'ils contemplent la splendeur de l'Éternel ».

La lutte fratricide, *inter judeos,* s'ouvrit officiellement à Montpellier. Vers 1230, le rabbin Salomon ben Abraham entraîna à sa suite nombre de rabbins dont Jonas de Gérone, et fulmina une excommunication contre les lecteurs du *Guide*. Le conflit s'étendit aux communautés de Languedoc, Béziers avec ses rabbins défendant avec force Maïmonide, et entraînant ceux de Narbonne. Les Sages de Lunel, s'appuyant sur les communautés avoisinantes, fulmineront à leur tour une excommunication contre Salomon ben Abraham de Montpellier et ses partisans. Ce dernier fit alors appel aux rabbins de la France du Nord, respectés pour leur savoir et leur rigorisme. On sait que le Nord français, presque exclusivement adonné aux études talmudiques, avait eu son autorité pensante, celle de Rashi (acronyme de Rabbi Shlomo Its'haki), l'illustre commentateur de Troyes aux commentaires truffés de termes d'ancien parler

champenois, offrant dès lors l'un des plus anciens corpus de textes en vieux français, source précieuse pour les philologues et dont Nicolas de Lyre[20] s'inspira. Rashi est mort en 1105, trente ans avant la naissance de Maïmonide.

Deux approches du judaïsme, chacune sincèrement convaincue d'œuvrer dans l'intérêt de la religion d'Israël, se firent face avec détermination.

Prudents, les rabbins du nord français, n'ayant pas encore lu le *Guide*, dépêchèrent dans le Midi une commission d'enquête. Finalement convaincus, ils appuieront le combat contre le *Guide*, et lanceront une excommunication – la troisième – contre tout individu qui lirait un quelconque ouvrage de Maïmonide. Trente-six rabbins de France signèrent ce *herem* rejeté par les rabbins méridionaux. Enhardi, Salomon ben Abraham aurait dénoncé comme hérétique le *Guide des perplexes* aux Franciscains et aux Dominicains. L'affaire aurait été soumise au cardinal Romanus, légat pontifical. On ne sait s'il y a eu procès en bonne et due forme, mais les manuscrits maïmonidiens auraient bien été livrés aux flammes en 1232 à Montpellier, à la requête des membres de la faction anti-maïmonidienne de la ville[21]. Sur cette incursion ecclésiastique dans les affaires juives, le regretté Gérard Nahon avait fait remarquer à juste titre que nous ne disposons d'aucune source chrétienne confirmant des faits ayant pourtant impliqué expressément Franciscains et Dominicains[22] !

Ainsi sur la requête de la faction anti-maïmonidienne (David Kimhi de Narbonne[23] aurait dit : « Vous brûlez votre hérésie, alors brûlez la nôtre »), les œuvres (ou une partie des œuvres) de Maïmonide auraient été brûlées en place publique à Montpellier par les Inquisiteurs dominicains, lesquels étaient chargés de réprimer au même moment l'hérésie cathare.

Des dénonciations juives conduisant à l'autodafé d'oeuvres juives, l'opposition à Maïmonide s'était considérablement discréditée. Cela provoqua un grand traumatisme et une profonde culpabilité dans l'âme juive prompte à y déceler un sombre prélude à ce qui surviendra dix ans plus tard, à l'issue de la célèbre controverse de Paris : la crémation, par charretées entières, du Talmud, perpétrée en 1242-44 à Paris, sous le règne de Louis IX, dit « saint Louis »[24].

L'âpre querelle s'assoupit quelque peu. On n'osera plus s'en prendre à l'auteur du *Guide* ou à ses traducteurs, les Tibbonides, puissants chefs de file des rationalistes. Si les passions languedociennes se calmèrent plus de sept décennies, durant lesquelles se poursuivit l'ample entreprise de traductions d'œuvres philosophiques et scientifiques, les tensions rejaillirent violemment : pourquoi remettre en question l'origine divine de la Torah ? Pourquoi accorder autant de confiance à Aristote et à Platon ? Pourquoi nier

---

[20] Nicolas de Lyre, faisant un usage intensif de Rashi, intégrait en quelque sorte l'exégèse juive à la chrétienne. Au XVIe siècle, les auteurs chrétiens de commentaires des écrits bibliques, furent nombreux à lire Rashi par le biais d'ouvrages de seconde main dont les *Postilles* de Nicolas de Lyre, à citer ses gloses en vieux français, à l'imiter en intercalant dans leurs textes latins des expressions vernaculaires.

[21] Selon la relation d'Hillel de Vérone, sur l'instigation des rabbins du nord de la France, un autre bûcher aurait consumé les livres de Maïmonide sur la place publique de la ville de Paris, aux yeux de tout le peuple.

[22] Gérard NAHON, « Géographie occidentale et orientale des controverses... », *op.cit*., p. 24, note 1.

[23] Fils de Joseph Kimhi, autre savant arabophone porteur de culture judéo-arabe, venu lui aussi d'Espagne musulmane suite aux persécutions almohades, et réfugié à Narbonne. Alors que la « spécialité » des Tibbonides, médecins, était les sciences, pour les Kimhi, ce seront davantage les études et commentaires bibliques. David fut l'auteur du fameux « Livre des Racines » (*Sefer ha-Shorashim*), ouvrage grammatical de lexicographie, présent dans toutes les collections médiévales.

[24] *Le brûlement du Talmud à Paris. 1242-1244*, dir. Gilbert DAHAN, Préface de René-Samuel SIRAT, Paris, éd. du Cerf, Collection « Nouvelle Gallia Judaica » 1, 1999.

les miracles ? Le problème majeur se posait de l'enseignement à donner à une jeunesse juive évoluant dans une société distincte. Comment concilier la Torah de Moïse et la sagesse grecque des philosophes, autrement dit Foi et Raison ?

Le conflit qui couvait rebondit vers 1303 autour des dangers, pour la foi, de la recherche philosophique. Il fut provoqué par l'interprétation allégorique effrénée et intempestive à laquelle certains philosophes soumettaient l'Écriture (par ex. : Abraham et Sara/la forme et la matière ; les douze fils de Jacob/les douze signes du Zodiaque, etc.). Les griefs étaient les suivants : trop de confiance accordée à Platon et à Aristote ; plus de croyance dans les miracles ; relâchement de la pratique religieuse.

L'affrontement s'étira sur trois ans, reprenant de plus belle vers 1300, autour du problème de la licéité de l'enseignement de la philosophie avant l'âge de 25 ans. En 1303, les autorités rabbiniques de Barcelone, sollicitées par le conservateur Abba Mari de Lunel de Montpellier, répugnant à s'insérer au départ, finirent par s'immiscer dans les dossiers montpelliérains et languedociens, proférant là encore, le 31 juillet 1305, bans et anathèmes. L'excommunication frappait tous ceux qui étudieraient les livres « grecs » traitant de métaphysique. L'interdiction qui ne vaudrait qu'avant l'âge de 25 ans, ne visait ni la logique, ni les mathématiques, ni l'astronomie, ni la médecine. Un deuxième texte vouait au feu les ouvrages contenant les hérésies telles que les allégories ou la négation des miracles. Ces injonctions ou « directives » soulevèrent une tempête.

En Languedoc, avec courroux, on riposta : une partie de la communauté de Montpellier édicta une contre-excommunication qui proclamait anathème quiconque empêcherait ses enfants d'étudier les sciences proscrites.

Des lettrés fameux[25] prirent la défense véhémente des rationalistes :

Tel **Menahem ha-Meïri** (1240-1310) de Perpignan, qui appela à la liberté de penser pour tout savant, déclarant Maïmonide « le plus grand de tous nos auteurs ». Adepte de la philosophie maïmonidienne, il fut le premier penseur juif à extraire les chrétiens de la catégorie des idolâtres. Ouvert d'esprit, il prônait des rapports amènes avec les juifs convertis.

Un autre grand nom : **Yedahia ha-Penini** de Béziers (1270-1340), poète et philosophe, rédigea un retentissant plaidoyer, sa *Lettre apologétique*[26] qui revendiquait énergiquement la liberté de se consacrer aux études scientifiques. Faisant l'éloge de la grandeur spirituelle du judaïsme languedocien, il le lavait de l'accusation d'hérésie et de négligence envers la Torah, et insistait sur la nécessité d'une croyance religieuse étayée par l'étude de la philosophie : la pensée grecque a le mérite de fournir des bases scientifiques en faveur de l'unité divine, de son incorporéité, et du libre-arbitre humain. Pour les interprétations allégoriques, Yedahia faisait remarquer qu'elles avaient leur source dans l'enseignement même de Maïmonide. La seule erreur était de les divulguer au sein des masses incapables d'en saisir la véritable portée.

L'édit d'expulsion de Philippe le Bel, 22 juillet 1306

C'est dans ce contexte houleux de bans et de contre-bans que survint l'édit d'expulsion de Philippe le Bel, assorti d'une spoliation préalable et programmée des

[25] Michaël IANCU, *Les Juifs de Montpellier et des terres d'Oc. Figures médiévales, modernes et contemporaines,* Paris, Cerf, 2014, p. 82-84 (pour Le Méïri), et p. 75-77 (pour ha-Penini, dont il subsiste quatorze manuscrits, avec l'un conservé à Nîmes).

[26] Manuel FORCANO, *La Lletra Apologètica de rabi Iedaia ha-Penini. Un episodi de la controvèrsia a Catalunya i Provença,* Barcelona, 2003.

biens juifs[27]. Cet arrêt soudain et brutal du 22 juillet 1306, dont il ne subsiste pas de trace, allait mettre un terme implacable aux confrontations, polémiques et controverses. Adversaires et partisans de la philosophie furent tous contraints de devoir abandonner des communautés brillantes engagées dans des débats d'idées, condamnées sans appel. Peu de juifs seront disposés à apostasier, contredisant par là la détérioration incriminée de la situation religieuse.

On possède des témoignages d'affliction de juifs de Montpellier, dont celui de En Duran de Lunel qui pleure en novembre 1306 sa « petite Jérusalem de la Ville du Mont »[28]. Réfugié un temps dans le Comté de Provence voisin indépendant du royaume de France, il écrit d'Aix, en novembre 1306, à l'un de ses parents à Perpignan où un grand nombre de juifs avaient été accueillis sur l'ordre du « miséricordieux roi de Majorque » Jacques II. Le chagrin devant la perte des communautés du temps jadis affleure à chaque ligne. Leur vie communautaire et culturelle d'antan ruinée, leurs préoccupations savantes anéanties, les juifs, toutes honte et humiliation bues, durent abandonner un foyer brillant et célèbre de sciences, pour des chemins d'errance, dans l'incertitude et le désarroi.

Parvenues jusqu'à nous, des voix de notables méridionaux (des lettrés bien sûr) se lamentent sur la cruauté de leur éparpillement. Ces chroniques et élégies, *responsa* rabbiniques et poèmes contemporains de l'expulsion de 1306, constituent un ensemble mélancolique sur la gloire et la quiétude perdues des communautés du Midi languedocien du royaume de France. C'est en somme une littérature de la précarité, de l'exil qui a sauvegardé les souvenirs, et préservé la mémoire blessée des bannis. Ces complaintes sur l'expulsion des juifs des terres d'Oc en 1306, sont des témoignages uniques à inclure dans un corpus mémoriel nostalgique de la vie juive languedocienne effacée, gommée, *et à l'évidence sublimée*, de la seule communauté hétérodoxe admise au sein de l'Occident chrétien,

« Les juifs ont en effet cette particularité de constituer le seul groupe non chrétien dont la présence était acceptée au sein de la société chrétienne médiévale, même si le degré et les formes de cette 'acceptation' pouvaient considérablement varier selon les lieux et les moments »[29].

À l'instar d'autres exilés célèbres de 1306, Yedayah ha-Penini de Béziers a laissé à la postérité un témoignage émouvant sur la fragilité, la vanité des choses matérielles face à la grandeur de l'idéal, véritable consolation. Son « Examen du monde » ou *Behinat olam,* leçon d'humanisme du XIVe siècle, aura du succès aux XVIe-XVIIe siècles parmi les non-juifs interpellés par ce thème de l'inconstance du Monde : Bartolocci appellera Yedayah le « Cicéron hébreu »[30].

La mémoire orale de l'événement subsista jusque chez les chroniqueurs juifs tardifs du XVIe siècle. Sans doute les sources juives tendaient-elles à magnifier, en tout cas à mettre l'accent sur l'importance et l'aura des lettrés, les élites – seules en fait vraiment observables, et dont subsistent des traces par-delà le temps.

---

[27] *Philippe le Bel et les Juifs du royaume de France (1306),* dir. Danièle IANCU-AGOU, avec la collaboration d'Élie NICOLAS, Paris, Cerf, Collection « Nouvelle Gallia Judaica » 7, 2012, et Michaël IANCU, Danièle IANCU-AGOU, *Présence juive en Bas-Languedoc médiéval. Dictionnaire de géographie historique,* avec la collaboration de Pierre-Joan BERNARD, Préface de Daniel LE BLÉVEC, Paris, Cerf, Collection « Nouvelle Gallia Judaica » 12, 2022.

[28] « Les bannis de 1306. Témoignages de Lettrés », dans *Présence juive en Bas-Languedoc médiéval, op.cit.,* p. 195-204.

[29] Florian MAZEL, « Juifs et judaïsme dans le roman national *»,* dans *Les juifs. Une tache aveugle dans le récit national,* Paul SALMONA et Claire SOUSSEN dir., Paris, 2021, p. 115-122.

[30] Michaël IANCU, *Les Juifs de Montpellier et des terres d'Oc…, op .cit.,* p. 75.

Les controverses anti-maïmonidiennes de 1230-1305 ne parvinrent pas heureusement à ruiner la tradition rationaliste des juifs des pays d'Oc. Le mouvement de la philosophie s'avéra irréversible. Le succès de Gersonide de Bagnols-sur-Cèze, qui a vécu entre Orange et Avignon (1288-1344), aux travaux appréciés par la Cour papale d'Avignon, en témoigne. Philosophie, astronomie, mathématiques, médecine continuèrent à jouir d'une grande popularité, comme l'a montré Isadore Twersky[31].

Ouverts aux autres cultures, les juifs du Midi reprirent leurs travaux au cours des deux retours autorisés de 1315 à 1322, et surtout lors du plus long sursis consenti, de 1359 à 1394. À relever la présence à Montpellier vers 1390 d'étudiants juifs célèbres, tels Abraham Avigdor d'Arles avec son fils Salomon, et Léon Joseph de Carcassonne, de Perpignan, venus s'abreuver à l'enseignement prodigué par la faculté de médecine de Montpellier. Déplorant la précarité de leur installation, traduisant cette fois-ci du latin vers l'hébreu (Arnaud de Villeneuve, Jean de Sacrobosco ou Gérard de Solo), ils finiront à terme par se convertir pour acquérir les titres académiques qui leur manquaient, Salomon Avigdor devenant en 1413 le néophyte Diamant de Hostia, et Léon Joseph, après la funeste Dispute de Tortose de 1414, le nouveau chrétien Leonardus Benedicti en 1418[32].

Conclusion

Le judaïsme espagnol, quand il baignait en milieu arabe, avait connu un prodigieux essor de ses poètes, philosophes, humanistes, savants et relecteurs de textes fondateurs.

Dans le Midi, les intellectuels de Lunel, de Narbonne et de Montpellier trouvèrent auprès des maîtres andalous des réponses aux questions qu'ils se posaient et auxquelles le Nord, conservateur, n'avait su répondre. Finalement ce sont les communautés juives languedociennes qui furent les véritables héritières de la pensée maïmonidienne, constituant un terrain original, fertile, sorte de trait d'union ou de passerelle entre les *tsarfatim* de *Tsarfat* (France en hébreu ; on a des juifs s'appelant Sarfati) et les *sefaradim* de l'Ibérie (*Sefarad* = Espagne).

En avance sur leur temps, les juifs des terres d'Oc connurent dans des heures fastes, une renaissance avant la lettre à l'intérieur de collectivités minoritaires, certes marginalisées, mais éprises de culture, de sciences, cultivant la langue des lettrés espagnols : à savoir l'arabe. On ne manquera pas en effet de considérer combien, dans ce Midi de la France, on tint à conserver et entretenir, au fil des générations et au sein des familles à tradition ibérique, la *pratique de l'arabe* qui permettait l'approche de tant d'œuvres fondamentales produites en Espagne.

On se souvient de Judah ibn Tibbon recommandant inlassablement à son fils Samuel de s'appliquer en calligraphie arabe. Il lui transmit autant de manuscrits hébreux qu'arabes. Il était normal que le même Judah, venu de Grenade, demeurât dans le milieu de Lunel, pétri de culture arabe ; c'est encore lui qui reprochera à son fils de négliger les règles de la diététique arabe en fréquentant les banquets locaux.

---

[31] Isadore TWERSKY, « Le judaïsme en Provence », dans *Génie du judaïsme,* Paris, 1975, p. 179-195.

[32] Michaël IANCU, *Les Juifs de Montpellier et des terres d'Oc..., op.cit*., p. 59-64. Et Danièle IANCU-AGOU, « Les juifs d'Arles (1391-1414). Leur aptitude aux sciences (les Avigdor) et à l'accueil des coreligionnaires catalans », *Tamid*, *Revista Catalana Anual d'Estudis Hebraics* 10, Barcelona 2014, p. 53-79, et « La pratique du latin chez les médecins juifs et néophytes de Provence médiévale (XIVe-XVIe siècles) », in *Latin into Hebrew : Texts and Studies,* Rosianne FONTAINE, Gad FREUDENTHAL ed, Leiden-Boston, Brill, 2013, p. 85-102.

On n'omettra pas non plus de souligner l'existence, tout à côté, de l'école de Posquières (l'actuelle Vauvert) dirigée par Abraham ben David (acronyme : Rabad) dont le fils Isaac l'Aveugle – surnommé en hébreu, par un euphémisme usuel, *sagi nahor* (« riche en lumière »), connu pour ses dons thaumaturgiques, est qualifié de « père de la Kabbale ». Comme l'a écrit l'éminent spécialiste de la kabbale, Gershom Scholem :

« La grande fermentation religieuse qui avait commencé avec le mouvement cathare[33] se faisait sentir au sein de tous les groupes juifs ».

En cette génération, il est question de plus en plus, dans le Midi, de docteurs surnommés *ha-parush* (« l'ascète »), ou *ha-nazir* (« le naziréen »). Simon Schwarzfuchs a montré la réalité de ce climat à Montpellier, « expression d'une inquiétude spirituelle » poussant certains juifs montpelliérains vers un retrait du monde, une sorte d'érémitisme (on l'a entrevu à Lunel avec un fils de Meshoulam). Ainsi parallèlement au mouvement rationaliste et philosophique, d'autres expressions du judaïsme languedocien médiéval – ésotérisme et mysticisme – fleuriront et trouveront un prolongement en Catalogne avec le centre kabbalistique en train de se former de Gérone.

On insistera, en conclusion, sur le rôle de passeurs de l'illustre dynastie de traducteurs judéo-arabes. Venus d'Andalousie, parlant et écrivant l'arabe, ils participèrent largement au mouvement de la *translatio studiorum* [34] de l'Orient musulman vers l'Occident languedocien. Installés tout près de Montpellier, à Lunel, ils se lancèrent – sous l'impulsion de lettrés locaux – dans une vaste entreprise de traductions de textes de pensée juive, de pensée gréco-arabe, de philosophie, auxquels les juifs occitans adhérèrent avec enthousiasme au grand dépit des juifs conservateurs.

Tels furent les travaux inégalables de cet extraordinaire lignage d'origine andalouse des Tibbonides – trait d'union entre la Méditerranée musulmane et la Chrétienté féodale – qui a profondément enrichi et fécondé le judaïsme occitan médiéval, et par extension le judaïsme médiéval en Europe du Sud.

---

[33] Shulamit SHAHAR, « Écrits cathares et commentaires d'Abraham Abulafia sur le 'Livre de la création' : images et idées communes », *Juifs et judaïsme de Languedoc, op.cit.,* p. 345-362, repris dans les *Cahiers de Fanjeaux 12, op.cit.* mêmes pages ; Joseph SHATZMILLER, « L'hérésie des Albigeois vue par les juifs au XIIIe siècle », *Heresis* 35*,* 2001, p. 59-81 ; et enfin, Danièle IANCU-AGOU, « L'histoire occitano-catalane de la kabbale (XIIe- XIIIe siècles), et ses ramifications », dans *La parole sacrée. Forme, fonctions, sens (XIe- XVe siècles)*, Cahiers de Fanjeaux 47, 2013, p. 309-334.

[34] Ram BEN-SHALOM, « *Translatio Andalusiae*. Constructing Local Jewish Identity in Southern France », *Revue de l'Histoire des Religions* 234-2, 2017, p. 273-296.